

cier inférieur se mit à s'ébranler à la grande consternation de quelques voyageurs qui passaient sur les sables en avant. Ils racontèrent qu'il avait remué en avant et en arrière, avec un mouvement d'ondulation, pareil à celui des vagues de la mer, et vomissant en même temps de sa base des torrens innombrables qui paraissaient et disparaissaient presque instantanément, en proportion de son agitation. Comme il marchait lentement, les voyageurs témoins de ce phénomène, eurent le temps de se sauver; mais le torrent continua à couler si brusquement et si subitement, que de tout l'été l'on ne put cheminer de ce côté.

« Nous avons rencontré au milieu des sables les restes de la saillie qui eut lieu en 1787; c'est une élévation de trente à cinquante pieds, couvrant une étendue de plusieurs acres, et dont la superficie ne diffère pas des autres parties du terrain sablonneux; je croyais d'abord que ce n'était qu'une immense digue sablonneuse qui avait résisté à la violence des flots; quand j'eus parcouru plus d'un mille sur cette surface, je reconnus que je marchais sur des masses et des cavernes d'une glace ancienne. Sans l'intelligence et l'expérience de notre guide, je ne me serais certainement pas hasardé à poursuivre mon voyage dans cette direction. Après être descendus dans une cavité, nous avons passé entre de grandes mares d'eau blan-

che, et autour de plusieurs sources qui envoient de gros ruisseaux dans les sables. Ce canton est à peu près à trois quarts de mille du bord actuel du glacier; près du milieu de l'espace intermédiaire, on voit beaucoup de monticules laissés par le glacier lorsqu'il se retira en 1812, dernière époque à laquelle on a observé ses mouvemens.

« Le trajet de quelques-uns des Gnupsvatn, rivières que l'on rencontre à l'ouest des sables, n'est pas moins formidable que celui du Skeideraa. Ces rivières sont défendues à droite par le Lomagnupr qui s'avance dans les sables; tout annonce que jadis il était baigné par la mer. Il a au moins 1500 pieds de haut; sa masse offre un tuf grossier et brun, qui renferme un nombre infini de petites pierres blenâtres pointues, que je pris pour des morceaux de basalté. Les débris du tremblement de terre de 1789 couvrent un espace que l'on traverse avant d'arriver à une lave brune qui doit avoir coulé avant la découverte de l'île. Le passage du Diupaa est dangereux et difficile. Le soir je dressai ma tente à Kœlfafell.

« Le voyageur, en traversant le Gnupsvatn, passe, de la région des neiges et des glaces perpétuelles, dans une autre, renommée par son aspect agréable et sa fertilité, quoique entièrement bouleversée par les terribles convulsions de la nature, auxquelles elle a été sujette dans le siècle précé-

dent. Le Norder-Skeideraa-Yœkul et le Skaptar-Yœkul, qui s'élèvent à une distance considérable à l'est et au nord, et les montagnes basses qui sont plus rapprochées, en abritant les habitans des vents froids de l'hiver, procurent à leurs troupeaux une pâture assez abondante. Les nombreuses maisons qui bordent la base des collines, la riche végétation qui tapisse les deux tiers des hauteurs, et les magnifiques colonnes de basalte qui surmontent le sommet des falaises, tout se réunit pour rendre les cantons de Sida et de Fliotshverfi, les plus délicieux de l'Islande. Ce dernier qui est le plus oriental, a été ravagé en 1753 et 1783, par des éruptions du Norder-Skeideraa-Yœkul.

« Celle-ci paraît avoir été non-seulement plus effrayante dans ses effets, qu'aucune autre dont il soit mention dans les annales modernes de l'Islande; mais elle a eu aussi les suites les plus funestes et les plus affligeantes; d'immenses torrens de lave bouillante se précipitèrent de toutes les collines avec une vitesse incroyable, et s'étant répandus dans la plaine, consumèrent hommes, bestiaux et habitations, en un mot, tout ce qui se trouva sur leur passage. Toute espèce de végétation fut détruite dans un instant autour du volcan, par les cendres, le soufre et la pierre ponce qu'il vomissait. Ce qui était plus effrayant encore, ces ma-

tières lancées à une hauteur extraordinaire, se dispersant sur toute la surface de l'île, impregnèrent l'atmosphère d'une vapeur nauséabonde, interceptèrent les rayons du soleil et empoisonnèrent tout ce qui pouvait satisfaire la faim ou apaiser la soif des hommes et des animaux. La quantité de cendres qui tomba fut telle que, dans les parties de l'île les plus éloignées, on la ramassait par poignées. Près de quatre cents insulaires furent tout-à-coup privés d'asile. Le poisson s'éloigna des côtes; les élémens semblèrent se disputer entre eux à qui commettrait les plus grands dégâts. La famine et les maladies contagieuses étendaient de tous côtés leurs ravages. Il restait à peine dans chaque famille un seul individu en état de porter le moindre secours à ceux qui l'entouraient, et aucun qui eût assez de force pour donner la sépulture aux premières victimes de cette affreuse catastrophe. On ne rencontrait que des infortunés dont l'état de maigreur et de souffrance annonçait les besoins cuisans auxquels ils étaient en proie. Quand tous les animaux morts de faim et de maladies furent consommés, les malheureux habitans n'eurent plus d'autre ressource que de manger des peaux, de vieux morceaux de cuir et de cordages qu'ils faisaient bouillir. Les chevaux mangèrent de la terre, du bois, des ordures, et finirent par s'entre-

dévoré; les moutons mangeaient la laine les uns des autres. En un mot, la somme des malheurs causés par cette éruption fut si grande, que dans le court espace de deux années, il périt 9,356 créatures humaines, 20,000 chevaux, 11,461 têtes de gros bétail, et 190,488 moutons!

« Un mois avant le commencement de cette éruption, il y en eut une d'un volcan sous-marin, à soixante-dix milles au sud-ouest du Reykianess; il vomit une si grande quantité de pierre ponce, que la surface de l'Océan en fut couverte à plus de cent cinquante milles, ce qui retarda beaucoup la marche des navires arrivant au printemps. Une île nouvelle s'éleva au point de l'explosion, elle consistait en rochers escarpés, au centre desquels le feu était dans une action violente; il sortait de la fumée et des pierres ponce de trois endroits différens. Cette île reçut le nom de Nyœ; avant la fin de l'année, elle rentra dans les abîmes de l'Océan. Toutefois on découvrit bientôt qu'il restait un écueil au même endroit.

« Le 11 septembre, je fis le tour de la lave vomie par cette funeste éruption; elle est tellement remplie de trous et d'aspérités qu'il est impossible d'y mettre le pied, de sorte que l'on est obligé d'allonger sa marche de douze milles; cet espace est arrosé par le Hverfisfliot; les difficultés que j'éprouvai à le passer un peu au-dessous de

son issue de cette lave, furent très-grandes; cependant il a été en partie desséché en 1783. Sida, ferme située à l'extrémité de ce canton désolé, est entourée de belles prairies. Une belle cascade tombe du haut des montagnes voisines, et les rives de la rivière qu'elle forme, sont garnies de superbes rangées de basalte. Il est impossible de s'imaginer un plus magnifique coup-d'œil. A l'ouest de ce lieu, on trouve Hœrgland. C'est un des quatre hôpitaux de l'île destinés à recevoir les lépreux incurables. Ces établissemens furent fondés en 1652. L'affreuse maladie est plus commune dans les quartiers du sud et de l'est que dans les autres.

« Au-delà du Geirlandsaa, je suis arrivé à l'abbaye de Kirkiubœ, lieu très-célèbre dans les annales ecclésiastiques de l'Islande, comme ayant été habité par les papars ou chrétiens islandais, avant la découverte de l'île par les Norvégiens. Aujourd'hui l'abbaye est transformée en une très-belle ferme. L'église est aussi en très-bon état.

« Un peu à l'est de Kirkiubœ, il existe une des plus belles colonnades de basalte que j'eusse vues; elle est près de la route, forme un carré presque régulier, ayant vingt-cinq pieds de long sur vingt de large; les colonnes, toutes pentagonales, se joignent de la manière la plus exacte. Les interstices qui les séparent sont remplis d'une couche

mince de couleur jaune, épaisse d'un huitième de pouce, et qu'on prendrait pour un mortier. Vue de plus près, on reconnaît que c'est un ciment naturel qui aura coulé à l'époque de la formation des colonnes. Leur plus grand diamètre est à peu près de neuf pouces; leur surface, qui est presque de niveau avec le sol, est aussi unie que des dalles de pierre, et comme elle a été blanchie par les pluies, elle a une teinte grisâtre qui rend cet endroit très-remarquable, et le fait contraster avantageusement avec le sable noir qui l'environne de tous côtés.

« Le Landbrot, où je voyageai le 12, est séparé de Sida par le Skaptaa, rivière dont les eaux coulent en partie dans leur ancien canal; après avoir cherché à se faire jour à travers les fissures et les cavités de la lave, dont ce canton est presque entièrement composé, elle a dû couler avant que l'île fût habitée, car elle est assez ordinairement couverte d'une couche épaisse de terre végétale et d'herbe; les inégalités de la surface et les ravines profondes que l'on rencontre de temps en temps, indiquent qu'elle est très-caverneuse; cependant un grand nombre de fermes ont été érigées sur ces fondemens calcinés et creux. On voit fréquemment de grandes ouvertures au milieu des pâturages, sur les points où la croûte a cédé, et il est impossible de se défendre d'un mouvement

de crainte pour la sûreté des habitans, quand on réfléchit à la situation des maisons, puisque, selon toutes les probabilités, plusieurs ne sont séparées d'un gouffre rempli d'eau, que par une voûte poreuse qui n'a pas plus de dix-huit pouces d'épaisseur.

« La nouvelle lave commence à Erfristainsmyri; je la côtoyai quelque temps jusqu'aux bords de l'Eldvatn, large fleuve, ou plutôt lac qui tire son nom (eau de feu) de ce qu'il n'existe que depuis la dernière éruption. Il paraît être le réservoir commun du Steinsmyrarflot et de plusieurs autres rivières moins considérables, dont la marche de la lave a changé le cours. Sans l'assistance divine qui jusqu'alors m'avait protégé, j'aurais probablement terminé mon pèlerinage en ce lieu. De longues perches placées debout à différentes distances, indiquaient les points où l'on pouvait passer ce fleuve à gué; mais comme leur position relative n'est connue que des habitans du voisinage, elles peuvent plutôt tromper un étranger, que l'avertir du péril. Au moment où j'allais entrer dans l'eau pour la traverser au-dessus des perches, en m'en rapprochant autant que je le pourrais, un jeune homme qui arrivait du côté opposé, me conseilla de prendre au-dessous des balises, parce que plus haut, le fond était rempli de trous et de fentes qui le rendaient absolument

impraticable ; je compris alors pourquoi les gens d'une ferme, près de laquelle j'avais passé, avaient poussé des cris ; quand ils virent que je n'y faisais pas attention, ils durent supposer que je connaissais le danger.

« Je parvins, sans accident, à la rive opposée. Le pasteur de Hnausar me servit ensuite de guide pour traverser le Kudalflot, qui est le fleuve le plus large de l'Islande. En chemin il engagea un paysan à nous accompagner, car il redoutait le danger du trajet. De même que le fond du Hverfisflot, celui du Kudalflot est couvert de vase, et l'eau, en beaucoup d'endroits, est assez haute pour cacher le dos des chevaux. Le passage dura une heure entière. Il fallut ensuite traverser un marais assez difficile. Après une autre heure de marche, je dressai ma tente à Myrar. Le lendemain ma route me conduisit dans le Myrdal-Sand, canton désert, qui ne consiste, en grande partie, qu'en laves et en cendres déposées par le Kœtlugiaa, volcan peu éloigné.

« Beaucoup de paysans étaient occupés à faucher le melar (*arundo arenaria*), roseau qui croît spontanément dans plusieurs parties de l'île, et notamment parmi le sable et les cendres qui couvrent le terrain le long de cette côte. On le coupe assez haut au-dessus de la racine, et on en fait de petites bottes, dont vingt font une gerbe ; on

lie ensemble trois de celles-ci, ce qui forme un *baygi*, ou la demi-charge d'un cheval. On les transporte ainsi à la ferme, on les fait sécher, on les bat, et on les met en tas pour l'hiver. La paille sert à couvrir les maisons ; la graine, après avoir passé au four, est moulue ; on fait avec la farine des espèces de potages et des galettes minces. Elles ont un goût particulier qui ne me parut pas désagréable.

« Le promontoire de Hicrleifshœfdi est absolument isolé ; une cavité dans ses flancs fait l'habitation d'un fermier solitaire ; ses côtés sont presque perpendiculaires, et sa base à l'ouest et à l'est a été terriblement évidée par les déluges que le Kœtlugiaa a vomis dans la plaine. Cette montagne tient une place distinguée parmi les volcans de l'Islande. Elle est à dix milles de la côte, et forme l'extrémité orientale de l'Eyafialla-Yœkul. De nombreux glaciers descendent de son flanc méridional vers le Kotlu-Sand et le Myrdal-Sand, espaces qu'il a couverts de scories. Comme elle est presque entièrement occupée par des glaces entrecoupées de crevasses larges et profondes, elle n'a jamais été complètement explorée. Son cratère est visible de loin, c'est un abîme immense entouré de rochers noirs et raboteux. Le Kœtlugiaa, depuis que l'île est habitée, a vomé à huit périodes différentes, du feu, de la lave, ou d'immenses

quantités d'eau. La dernière éruption, et la plus terrible, eut lieu en 1755 et 1756, époque de désastreuse mémoire par le bouleversement de Lisbonne, et les commotions qui se firent sentir dans plusieurs pays de l'Europe et d'autres parties du monde. Depuis ce temps, ce volcan est resté tranquille.

« L'horison, étant extrêmement brumeux, m'empêcha de voir le Kœtlugiaa; en traversant le Mulequisl, rivière assez large, j'observai plusieurs collines, composées de glace, de sable et de gravier, qu'il avait entraînés dans sa fureur. A l'extrémité des sables, on rencontre une montagne dont les flancs ont été creusés par les inondations du glacier; la route passe le long de la falaise occidentale, qui menaça de tomber sur la tête du voyageur. Une ferme est située sur cette montagne, tout près des bords du précipice, à une hauteur perpendiculaire de près de 700 pieds. Elle était jadis dans la plaine; le propriétaire, après une éruption du volcan, la transplanta dans sa position actuelle, afin d'être à l'avenir à l'abri d'accidens semblables.

« Quel plaisir j'éprouvai, après avoir passé ces rochers, dont l'extérieur est si raboteux, d'arriver à deux belles vallées qui se prolongent dans les montagnes, et sont tapissées de la plus riche verdure. Les fermes de Vik, situées dans les plus

éloignées, sont préservées de la violence des volcans par une chaîne de hautes montagnes; leur façade est tournée vers la mer; des roches qui s'élèvent au-dessus de sa surface, ressemblent de loin à une flotte de vaisseaux à la voile; et au premier aspect, j'y fus trompé. La pluie qui tombait à flots, me fit chercher un refuge chez M. Paulsen, chirurgien, l'Islandais le plus instruit de nos jours en histoire naturelle. Il a voyagé dans toutes les parties de l'île pour examiner les nombreux et curieux phénomènes qu'elle présente; il a tenu constamment un journal de ses courses. Il serait à souhaiter pour le monde savant, qu'il le publiât, afin de bien faire connaître la géographie physique de ce pays. Il a aussi écrit une description topographique des glaciers et des autres montagnes de l'Islande; cet essai fut communiqué dans le temps à une société littéraire de Norvège; elle cessa d'exister peu de temps après, et l'ouvrage n'a pas paru. On serait tenté de croire qu'il a fixé sa demeure dans le lieu où elle est, exprès pour épier les mouvemens du Kœtlugiaa; car il n'a qu'à grimper sur le sommet de la montagne, située derrière sa maison, pour apercevoir toute la contrée voisine.

« Je partis le 14 avec M. Paulsen, pour le Myrdal (vallée des fondrières), qui a donné son nom au canton. La fumée qui s'élevait des nombreu-